

Jimmy's Hall

Sous le joug des prêtres et maîtres

Anne-Christine Loranger

Numéro 297, juillet 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, A.-C. (2015). Compte rendu de [Jimmy's Hall : sous le joug des prêtres et maîtres]. *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 4–5.



JIMMY'S HALL

SOUS LE JOUG DES PRÊTRES ET MAÎTRES

*Ken Loach est le conteur par excellence des petites destinées qui tracent le portrait des nations. Annoncé comme son dernier opus, **Jimmy's Hall** rassemble les thèmes qui lui sont chers : libertés individuelles, droits des sans-abri et luttes collectives. Le maître du cinéma réaliste y trace un portrait émouvant d'une petite communauté irlandaise des années 1930, réunie autour d'une salle de danse contre laquelle s'insurge la toute-puissante Église catholique, alliée aux grands propriétaires et aux politiques.*

Anne-Christine Loranger

La dernière scène de **Cathy Come Home** (1966), tout premier film de Ken Loach, restera à jamais gravée dans notre mémoire. On y voit Cathy (Carol White), abandonnée par son mari, dépouillée de ses enfants par l'État et jetée à la rue. Assise un banc, choquée, perdue, elle ne sait où elle passera la nuit, ni de quoi sera fait son prochain repas. La caméra saisit sa blondeur lumineuse au milieu de la grisaille urbaine et du vacarme de la rue. Si cette image nous a marqués, c'est peut-être parce qu'elle capture l'essence des films de Ken Loach, où des êtres démunis se trouvent confrontés à une réalité irrespirable.

Kes (1969), histoire d'un jeune garçon négligé par sa mère, terrorisé par son frère aîné et abusé par ses camarades, et qui s'attache à un faucon, est également emblématique du style réaliste de Loach et des dualités qu'il oppose. Kes, le faucon au vol élégant, traduit les aspirations d'un jeune garçon à une vie libre et fière, espoirs cruellement démolis quand son frère, plus prédateur que le rapace, massacre l'oiseau, par vengeance. Influencés par la Nouvelle Vague du cinéma tchèque, Loach et son directeur photo Chris Menges développeront au sein de ce film un style d'observation « sensible mais objective » avec une caméra très intuitive, faisant de **Kes** l'une des pierres de touche du cinéma néoréaliste européen.

Jimmy's Hall (2014) unit les thèmes de **Cathy Come Home** et de **Kes** dans une dimension historique. Sans faire suite à **The Wind**

That Shakes the Barley (2006, Palme d'or à Cannes), le film se situe en continuité puisqu'il commence dix ans après la Guerre d'indépendance irlandaise (1919-1921) contre l'opresseur anglais, dépeinte dans **The Wind...**, alors que la nation reste politiquement et religieusement divisée.

Dans le comté de Leitrim, situé au sud de l'Irlande, James Galton avait, avant la guerre, fondé la salle communautaire Pearse-Connolly, où jeunes et vieux se rencontraient pour danser et suivre des cours d'art, de musique, de littérature et de sport. Cet esprit de réjouissance et d'éducation ne convenait pas à l'Église, laquelle considérait l'éducation comme étant de son strict ressort. Jimmy avait dû fuir vers New York où il avait découvert le jazz et l'indépendance intellectuelle en vogue dans la grande ville. De retour au pays après 10 ans d'absence, à la suite du décès de son frère, Jimmy a pour seul objectif de prendre soin de sa mère et de la ferme familiale. Mais les jeunes du village veulent danser et tentent de convaincre Jimmy de rouvrir la salle, ce que ses anciens adversaires – dont le Père Sheridan – n'apprécieront guère, persuadés que le jazz est la musique du diable et que tous les communistes sont des agents de l'Antéchrist.

Ken Loach retrouve avec ce film élégant, raffiné et émouvant l'équipe technique qui avait fait le succès de **The Wind That Shakes the Barley**, dont le scénariste Paul Laverty. Si **Jimmy's Hall** raconte une histoire à une échelle beaucoup plus réduite,

PHOTO: Un personnage passionné et visionnaire

elle n'en demeure pas moins historiquement significative, James Galton ayant été déporté sans jugement et interdit à jamais de retour en Irlande. Malgré sa relative simplicité, l'histoire bénéficie de la main du maître Loach et se déroule sans fil visible, tel une soie ondoyante sur la verte campagne irlandaise. Le ton est sobre, mais efficace, et le casting impeccable. Sans dresser artificiellement Jimmy et le Père Sheridan à la manière du combat de Titans de *There Will Be Blood* (2007), le réalisateur leur donne l'étendue nécessaire pour ériger leurs irréconciliables positions, tout en laissant au prêtre la possibilité d'exprimer des doutes face à lui-même, jusqu'à démontrer, à la fin, de l'admiration pour l'opiniâtreté de Galton. Jim Norton effectue là un magnifique travail dans son personnage de prêtre conservateur, arrêté dans ses positions, mais non totalement dénué d'humour. De même, Barry Ward crée un personnage d'une grande noblesse, à la fois tendre et entêté, passionné et visionnaire. Sa façon sensuelle de montrer à ses compatriotes à danser le jazz, mêlant les roulements de hanches américains aux pas de gigues irlandaises, est un délice.

Si on peut reprocher au scénario de Laverty de dépeindre les compagnons de Galton dans une lumière presque trop belle, il reste que tous les personnages sont crédibles et interprétés à la perfection. Loach et Laverty ont intelligemment inséré une histoire d'amour entre Jimmy et Oonagh, une jeune femme restée au pays et désormais épouse d'un autre homme. Sans être historique, cet encart illustre les sacrifices imposés à ceux qui sont pris dans les tourbillons de la guerre et crée de magiques moments d'émotion, particulièrement quand Jimmy et Oonagh dansent ensemble dans la salle vide, baignés de la lumière bleue du crépuscule. Le directeur photo Robbie Ryan effectue ici un très beau travail en lumière naturelle et durant les réunions dans la salle de danse, en filmant danseurs et musiciens dans l'aura dorée des lampes à gaz. Ces rencontres collectives dans la salle de danse pour danser, discuter ou réciter de la poésie forment les plus beaux moments du film et permettent d'apprécier le travail du réalisateur britannique à son meilleur.

Ayant dès le début de sa carrière pris le parti des ouvriers et des petites gens, Ken Loach s'est attaché à montrer leur humanité et leur courage sous des dehors parfois frustrés, ainsi que la cruauté des systèmes, religieux, hiérarchiques ou économiques, qui les oppresse sous prétexte de les sauver. Ce n'est pas le désenchantement du monde que dépeint Loach, mais le courage des gens ordinaires luttant contre l'injustice et pour la liberté. Ses héros, même meurtris, continuent de lutter, de peiner, de durer. S'ils n'en peuvent plus ou si, comme Jimmy, ils sont déportés, ils passent le flambeau. À qui? Peut-être à quelqu'un qui saura raconter leur histoire. À Ken Loach, par exemple.

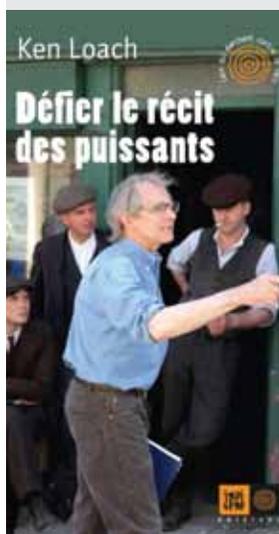
Cote: ★★★★★



Une histoire d'amour intégrée au récit

■ **LA SALLE DE DANSE** | **Origine:** Grande-Bretagne / Irlande / France – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 49 – **Réal.:** Ken Loach – **Scén.:** Paul Laverty, d'après la pièce *Jimmy Galton's Dancehall* de Donal O'Kelly – **Images:** Robbie Ryan – **Mont.:** Jonathan Morris – **Mus.:** George Fenton – **Son:** Ray Beckett, Kevin Brazier – **Dir. art.:** Fergus Clegg – **Cost.:** Eimer Ni Mhaoldomhnaigh – **Int.:** Barry Ward (James Galton), Simone Kirby (Oonagh), Andrew Scott (Père Seamus), Jim Norton (Père Sheridan), Brian F. O'Byrne (O'Keefe), Francis Magee (Mossie), Karl Geary (Seán), Denise Gough (Tess), Aisling Franciosi (Marie), Aileen Henry (Alice) – **Prod.:** Rebecca O'Brien – **Dist. / Contact:** Métropole.

Défier le récit des puissants



Difficile de trouver meilleur titre pour résumer l'œuvre de Ken Loach, cinéaste de gauche et figure de proue du réalisme social au cinéma. En un peu moins de 50 pages, *Défier le récit des puissants* expose avec clarté ses projets cinématographiques et politiques. Le cinéaste parle d'abord, de manière très concrète, de l'objectif de la caméra, de la direction d'acteurs, de l'importance de l'équipe technique, de la relation avec ses producteurs, du montage, de la musique. Il évoque ensuite l'aspect plus engagé de son cinéma – et de l'art et de la culture, en général – et les préoccupations d'ordre social qui constituent le cœur de son œuvre.

La plaquette, malgré sa brièveté, est d'une grande richesse. Souhaitons que Loach, un peu comme l'avait fait Bernard Émond dans *Il y a trop d'images*, signe un jour lui-même un ouvrage où il pourra disserter plus longuement sur ces sujets. *Défier le récit des puissants* met d'ailleurs en lumière l'indéniable parenté entre la pensée et la démarche d'Émond et celles du réalisateur de *Jimmy's Hall*.

Ken Loach, avec la collaboration de Frank Barat
Défier le récit des puissants
Montpellier: Indigène éditions, 2014
45 pages

Jean-Philippe Desrochers